L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No 73, NOUVELLE-ORLEANS DIMANCHE MATIN, 1er JUILLET 1883. Entre les rues Bienville et Conti.

FEUILLETON.

Commencé le 1er juil.

JACQUES DAMOUR.

—PAR—

EMILE ZOLA.

I

Là bas, à Nouméa, lorsque Jacques Damour regardait l'horizon vide de la mer, il croyait y voir parfois toute son histoire, les misères du siège, les colères de la Commune, puis cet arrachement qui l'avait jeté si loin, meurtri et comme assommé. Ce n'était pas une vision nette, des souvenirs où il se plaisait et s'attendrissait, mais la sourde rumination d'une intelligence obscurcie, qui revivait d'elle-même à certains faits restés debout et précis, dans l'écroulement du reste.

A vingt six ans, Jacques avait épousé Félicie une grande belle fille de dix-huit ans, la nièce d'une fruitière de la Villette qui lui louait une chambre. Lui, était ciseleur sur métaux et gagnait jusqu'à deux francs trente par jour ; elle avait d'abord été couturière, mais comme ils entraient tout de suite un garçon, elle arriva bien juste à nourrir le petit et à soigner le ménage. Eugène poussait gaillardement. Neuf ans plus tard, une fille vint à son tour ; et celle-là, Louise, resta longtemps si chétive, qu'ils dépensèrent beaucoup en médecins et en drogues. Pourtant, le ménage n'était pas malheureux. Damour faisait bien parfois le lundi ; seulement, il se montrait raisonnable, allait se coucher s'il avait trop bu, et retournait le lendemain au travail, en se traitant lui même de propre à rien. Dès l'âge de douze ans, Eugène fit mieux à l'étude. Le gamin savait à peine lire et écrire, qu'il gagnait déjà sa vie. Félicie, très propre, tenait la maison en femme adroite et prudente, un peu "obligeante" peut-être, disait le père, car elle leur servait des légumes plus souvent que de la viande, pour mettre des sous de côté, en cas de malheur. Ce fut leur meilleure époque. Ils habitaient, à Ménilmontant, rue des Envierges, un logement de trois pièces, la chambre du père et de la mère, celle d'Eugène, et une salle à manger où ils avaient installé les étaux, sans compter la cuisine et un cabinet pour Louise. C'était au fond d'une cour, dans un petit bâtiment ; mais ils avaient tout de même de l'air, car leurs fenêtres ouvraient sur un hachis de démolitions, où, du matin au soir, des charrettes venaient décharger des tas de décombres et de vieilles planches.

Lorsque la guerre éclata, les Damour habitaient la rue des Envierges depuis dix ans. Félicie, bien qu'elle approchât de la quarantaine, restait jeune, un peu engraissée, avec des épaules et des hanches qui en faisaient la belle femme du quartier. Au contraire, Jacques s'était comme séché, et les huit années qu'les séparaient, lui montraient déjà vieux à côté d'elle. Louise, tirée de danger, mais toujours délicate, tenait de son père, avec ses maigreurs de filiette ; tandis que Eugène, alors âgé de dix-neuf ans, avait la taille haute et le dos large de sa mère. Ils vivaient très unis, en dehors des quelques lundis où le père rentrait à cattber dans chez les marchands de vin. Félicie boudait, furieuse des sous mangés. Même, à deux ou trois reprises, ils se battirent ; mais cela ne tirait point à conséquence, c'était la faute du vin, et il n'y avait pas dans la famille une famille plus rangée. On les citait pour le bon exemple. Quand les Prussiens marchèrent sur Paris, et que le terrible chômage commença, ils possédaient plus de mille francs à la Caisse d'épargne. C'était beau, pour des ouvriers qui avaient élevé deux enfants.

Les premiers mois du siège ne furent donc pas très durs pour les Damour. Dans la salle à manger, où les étaux dormaient, on mangeait encore du pain blanc et de la viande. Même, apitoyé par la misère d'un voisin, un grand diable de peintre en bâtiment nommé Berru et qui crevait de faim, Damour put lui faire la charité de l'inviter à dîner parfois, et bientôt il vint matin et soir. C'était un farceur qui avait le mot pour rire, si bien qu'il fit pas de dériver Félicie, inquiète et révoltée devant cette large bouche qui engloutissait les meilleurs morceaux. Le soir, on jouait aux cartes en tapant sur les Prussiens. Berru, très patriotique, parlait de crever des mines, des souterrains dans la campagne, et d'aller ainsi jusque sous les lents batteries de Châtillon et de Montretout, pour les faire sauter. Puis, il tombait sur le gouvernement, on tas de lâches qui voulaient ramener Henri V, en ouvrant les portes de Paris à Bismarck. Le républicain de ce gouvernement de traîtres lui faisait hausser les épaules. Ah! la république! Et, les deux coudes sur la table, sa courte pipe à la bouche, il expliquait à Damour son gouvernement à lui, tous frères, tous libres, la richesse à tout le monde, la justice et l'égalité régnant partout, en haut et en bas.

—Comme en 93, ajoutait-il carrément, sans crever.

Damour restait grave. Lui aussi était républicain, parce que, depuis le berceau, il entendait dire autour de lui que la République serait un jour le triomphe de l'ouvrier, le bonheur universel. Mais il n'avait pas d'idée arrêtée sur la façon dont ce bonheur devait se passer. Aussi écoutait-il Berru avec attention, trouvant qu'il raisonnait très bien, et que, pour sûr, la république arriverait comme il le disait. Il s'enfiammait, il croyait fermement que, si Paris entier, les hommes, les femmes, les enfants, avaient marché sur Versailles en chantant la *Marseillaise*, on aurait culbuté les Prussiens, tendu la main à la province et fondé le gouvernement du peuple, celui qui devait donner des rentes à tous les citoyens.

—Prends garde, répétait Félicie pleine de méfiance, ça finira mal avec ton Berru. Nourris-le, puisque ça te fait plaisir ; mais laisse-le aller se faire casser la tête tout seul.

Le siège avait voulait la République. En 48, son père était mort sur une barricade. Seulement, ce souvenir, au lieu de refroidir, le rendait raisonnable. A la place du peuple, disait-elle, elle savait comment elle s'ferait le gouvernement à être juste : elle se conduirait très bien, se montrerait très prudente et très ferme. Les discours de Berru lui faisaient peur, lui faisaient peur, parce qu'ils ne lui semblaient pas honnêtes. Elle voyait que Damour changeait, prenait des façons et disait des mots, qui ne lui plaisaient guère. Mais elle était plus inquiète encore de l'ardeur et sombre douceur du fils Eugène écoutant Berru. Le soir, quand Louise s'était endormie sur la table, Eugène croisait les bras, buvait lentement un petit verre d'eau-de-vie, sans parler, les yeux fixés sur le peintre, qui rapportait toujours de Paris quelque histoire extraordinaire de tratrise : des bonapartistes faisant de Montmartre, des signaux aux Allemands, ou bien des sacs de farine et des barils de poudre noyés dans la Seine, pour livrer la ville plus tôt.

—En voilà des canons! disait Félicie à son fils, quand Berru s'était décidé à partir. Ne va pas te monter la tête, toi! Tu sais qu'il ment.

—Je sais ce que je sais, répondait Eugène avec un geste terrible.

Au commencement de décembre, les Damour avaient mangé leurs économies. A chaque heure, on annonçait une défaite des Prussiens en province, une sortie victorieuse qui allait enfin délivrer Paris ; et le ménage ne fut pas effrayé d'abord, espérant sans cesse que le travail reprendrait. Félicie faisait des miracles, en vécut au jour le jour de ce pain noir du siège, que seule la petite Louise ne pouvait digérer. Alors, Damour et Eugène achèvèrent de se monter la tête, bien sûr que dans la mère. Ombre de martin qui sort, sortie de leurs habitudes, et les bras vides depuis qu'ils avaient quitté l'étau, ils vivaient dans un malaise, dans un délirement plein d'imaginations bizarques et sanglantes. Le père et le fils s'étaient bien vite d'un bataillon de Châtillon et de Montretout, pour les faire sauter. Puis, il tombait sur le gouvernement, un tas de lâches qui voulaient ramener Henri V, en ouvrant les portes de Paris à Bismarck. Le républicain de ce gouvernement de traîtres lui faisait hausser les épaules. Ah! la république! Et, les deux coudes sur la table, sa courte pipe à la bouche, il expliquait à Damour son gouvernement à lui, tous frères, tous libres, la richesse à tout le monde, la justice et l'égalité régnant partout, en haut et en bas.

—Comme en 93, ajoutait-il carrément, sans crever.

Damour restait grave. Lui aussi était républicain, parce que, depuis le berceau, il entendait dire autour de lui que la République serait un jour le triomphe de l'ouvrier, le bonheur universel. Mais il n'avait pas d'idée arrêtée sur la façon dont ce bonheur devait se passer. Aussi écoutait-il Berru avec attention, trouvant qu'il raisonnait très bien, et que, pour sûr, la république arriverait comme il le disait. Il s'enflammait, il croyait fermement que, si Paris entier, les hommes, les femmes, les enfants, avaient marché sur Versailles en chantant la *Marseillaise*, on aurait culbuté les Prussiens, tendu la main à la province et fondé le gouvernement du peuple, celui qui devait donner des rentes à tous les citoyens.

—Prends garde, répétait Félicie pleine de méfiance, ça finira mal avec ton Berru. Nourris-le, puisque ça te fait plaisir ; mais laisse-le aller se faire casser la tête tout seul.

Le siège avait voulait la République. En 48, son père était mort sur une barricade. Seulement, ce souvenir, au lieu de refroidir, le rendait raisonnable. A la place du peuple, disait-elle, elle savait comment elle s'ferait le gouvernement à être juste : elle se conduirait très bien, se montrerait très prudente et très ferme. Les discours de Berru lui faisaient peur, lui faisaient peur, parce qu'ils ne lui semblaient pas honnêtes. Elle voyait que Damour changeait, prenait des façons et disait des mots, qui ne lui plaisaient guère. Mais elle était plus inquiète encore de l'ardeur et sombre douceur du fils Eugène écoutant Berru. Le soir, quand Louise s'était endormie sur la table, Eugène croisait les bras, buvait lentement un petit verre d'eau-de-vie, sans parler, les yeux fixés sur le peintre, qui rapportait toujours de Paris quelque histoire extraordinaire de traît